

1110

LE
JEUNE LIBÉRÉ,

PAR
M^{lle} LOUISE CROMBACH.

OFFERT
A LA SOCIÉTÉ POUR LE PATRONAGE
DES JEUNES LIBÉRÉS.

PARIS,
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.
CASSIN, RUE TARANNE, N° 12.

1839.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

Le Jeune libéré

Louise Crombach



Didier, libraire-éditeur , Paris , 1839

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#)

[La Mansarde](#)

[Le Petit Marchand](#)

[La Faute](#)

[Le Pénitencier](#)

[La Liberté](#)

[Les Enfants](#)

**DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 8.**

I.

Je n'ai point de ces mots réservés au génie,
Mots qu'apprennent de Dieu ces anges d'harmonie,
Guides venus d'en haut pour diriger nos pas :
Sans ce verbe des cieux, le monde n'entend pas !
Comment lui répéter vos pleurs et vos prières,
Moi qui parle avec vous la langue des chaumières,
Ô mes frères d'en bas !

Et pourtant j'ai vécu de vos jours de souffrance !
Je sais vers quel abîme entraîne l'indigence !...
Je sais quelle sueur mouille nos fronts glacés,
En criant au calice : Arrière ! c'est assez !
Ô monde ! ton pardon pour la chute et le doute !
Regarde, et tu croiras aux ronces de la route,
À voir nos pieds blessés !

II.

Frères, ma voix est jeune et mon chant pâle encore,
Le vent qui vous flétrit, aussi le décolore,
Et je ne dis qu'à Dieu le pain dont nous manquons,
Nos désirs impuissants, nos labeurs inféconds ;
Mais Dieu, comme aux Hébreux, me répondra : Courage !
Aux premiers le désert, la faim et l'esclavage,
Chanaan aux seconds.

À l'humble matelot, comme aux rois, une étoile :
Frères, voyez là-bas, une voile, une voile !
Déjà pour nous sauver, les forts viennent à nous,
Sainte Vierge des mers, que les flots leur soient doux !
C'est bien pour l'affligé que Dieu fait les messies !
Aux faibles, les puissans tendront des mains amies ;
L'ange a dit : *Tous pour tous* [\[1\]](#) !

III.

En attendant, prions ! prions pour que Dieu donne
Gloire, paix et bonheur, immortelle couronne,
À ceux qui sont penchés sur nos lits de douleur,
À ceux que nos enfants, flétris par le malheur,
Trouvent sur leur chemin pour relever leurs âmes !
Pour ces hommes de foi, pour ces pieuses femmes,
Tous tes biens ! ô Seigneur !

Ah ! si Dieu rend ma voix plus puissante et plus douce,
Mon premier chant toujours, à celui qu'on repousse,
Et tous mes vœux après, pour le fort indulgent
Qui répand une larme, un pardon bienfaisant,
Sur le pauvre, tombé sous le faix de la vie !
À vous l'hymne du cœur, à vous ma poésie,
Appuis du plus souffrant !

IV.

Et vous qui murmurez, à genoux sur la pierre,
Bien bas, en rougissant, le front dans la poussière,
Le nom d'un fils perdu dans les sentiers mauvais,
Mère, ne pleurez plus ! et n'oubliez jamais
Que Jésus fit asseoir les pécheurs à sa table,
Que sur les plus petits et sur le plus coupable
Retombaient ses bienfaits !

D'autres cœurs ont compris l'ineffable modèle,
Et viennent après lui prendre l'enfant rebelle,
Pour le rendre meilleur à force de bonté,
D'amour, de soins pieux, de sainte charité !
Par eux vos fils suivront une plus noble voie,
Et sous vos toits enfin succédera la joie
Aux jours d'adversité !

Que cet espoir du moins vous berce et vous console ;
Pour prix de mes efforts, que ma faible parole
Inspire aux égarés un plus ferme vouloir,
Et leur fasse accomplir un glorieux devoir.
Que pourrais-je de plus, moi, pauvre jeune fille ?
Du jour laborieux, chaque heure à ma famille ;
À vous mes chants du soir !

LOUISE CROMBACH.

1. [↑](#) Madame Tastu.

LA MANSARDE.

La pauvreté ! vous tous qui, chers à la fortune,
N'avez subi jamais sa visite importune,
Son image pour vous est un rêve imparfait ;
Mais nos foyers éteints, mais nos tables désertes,

Nos demeures aux vents ouvertes,
Sont les moindres maux qu'elle fait !
(Madame AMABLE TASTU).

IL faisait bien froid ; c'était un soir de décembre en 1829.

Sous les toits d'une vieille maison de la petite rue Saint-Roch à L***, Pierre Chaney avait loué une mansarde assez grande pour contenir trois lits : le sien, celui de la vieille mère de Marguerite, sa femme, et la couchette d'un petit garçon de neuf ou dix ans, qui ne paraissait pas en avoir plus de sept, tant il était frêle et chétif. Sous un des lits, dans une corbeille d'osier, on voyait quelques pommes de terre à moitié gelées, et sous un autre quelques branches de sarment. C'étaient là toutes les provisions du ménage. Sur la cheminée se trouvait une vierge de plâtre, et un portrait lithographié du bon curé Marion, qui fut long-temps l'ange tutélaire de la petite ville de Franche-Comté qu'habitait Chaney. Plus bas, un souvenir de première communion, et pour pendant une petite gravure, arrachée sans doute à un volume de contes de fées, car on lit au-dessous : *Tout vient à point à qui peut attendre*. Est-ce le hasard qui a fait conserver cette image, comme disent ces bonnes gens, ou ce proverbe qui mêle un peu d'espoir à la résignation ? — Je ne le sais pas.

Je pourrais faire aussi de la poésie avec les toiles d'araignée qui servent de rideaux aux fenêtres de la mansarde, avec le rayon de soleil qui les dore, et la cage suspendue au plafond où chante une petite linotte ; ou encore avec le petit passereau qui voltige gaiement par la chambre, ou avec la giroflée jaune qu'arrose Marguerite sur son toit. — Mais nous sommes en décembre 1829, et il fait bien froid !...

La mère de Marguerite dormait sur la seule chaise de paille qu'on possédait, et Pierre Chaney, devant sa petite lampe d'étain, raccommodait de vieux souliers. Sa femme l'aidait dans cette chétive industrie, car sans cela Pierre n'aurait pu gagner assez pour tous.

Parfois on lui donnait bien des souliers neufs à faire, mais il était si pauvre, sa demeure si délabrée, qu'on avait peur qu'un jour il ne fût obligé de vendre l'ouvrage confié pour avoir du pain ; et comme on ne se serait pas senti, en pareil cas, le courage de le poursuivre, on n'osait pas céder à la pitié de peur d'en être dupe.

Aussi était-ce rarement que cette bonne fortune arrivait à la pauvre famille. Ce jour-là, c'était fête ; un peu de lard aidait à cuire les légumes, et l'on ne manquait pas d'appeler au souper du soir une pauvre voisine, veuve et mère de deux enfants, qui se trouvait, par son isolement, un peu plus bas encore sur l'échelle des misères.

La voisine venait tous les jours filer ou carder sa laine, près du poêle de fonte de Chaney ; c'était toujours un peu de bois qu'elle épargnait. Ce soir-là elle vint donc avec ses enfants, et le bruit qu'elle fit en entrant réveilla la bonne grand'mère endormie.

« Mère, dit le petit Noël, qui n'avait pas bougé jusque-là, mère, c'est demain ma fête, et c'est demain aussi que l'enfant Jésus envoie ses anges mettre tout plein de bonnes choses pour les petits enfants dans la bûche de Noël ; est-ce qu'ils ne donneront rien pour moi ?

— Je n'ai plus de bois, dit Marguerite ; les anges, cette nuit, ne trouveront pas de bûche à notre poêle et ne pourront rien y laisser. L'enfant fit une petite moue assez triste, et, se tournant vers la vieille : « Puisque je n'aurai pas de pommes rouges demain, dit-il à l'aïeule, ce soir dis-moi un conte, veux-tu ? » Les enfants de la voisine firent un mouvement de joie, et

Pierre Chaney, à qui le tapage des bambins cassait la tête, se joignit à Noël pour que la mère contât.

La vieille commença le Petit-Poucet, et tous l'écoutaient avec attention ; seulement on voyait de temps en temps une main s'étendre vers la lampe, et se dégourdir le bout des doigts à la chaleur de sa flamme. Quand la bonne mère en fut à l'endroit du conte où le Petit-Poucet entend la nuit ses parents former le projet d'égarer les enfants qu'ils ne peuvent plus nourrir, Noël arrêta la conteuse : « Ils étaient donc bien pauvres ? demanda-t-il. — Pauvres comme nous, répondit-elle indifféremment. » Et le récit continua sans interruption.

À neuf heures, la veillée finit et la voisine se retira.

Noël ne pouvait s'endormir ; pourtant il avait fait sa prière, et sa mère l'avait embrassé en le couchant, comme tous les soirs. Qu'avait-il donc ? il pensait au conte de la veillée.

Pauvres comme nous ! Ces mots lui repassaient toujours dans la tête. Avait-il peur qu'on l'égarât aussi, ou souffrait-il de savoir sa famille malheureuse comme celle du bûcheron ? Qui sait ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était plus pâle en se levant, et ne voulut rien à déjeuner ; que pendant bien des jours on fut obligé de l'appeler plusieurs fois pour prendre ses repas, et que le jour de Noël, sa fête et l'anniversaire de sa naissance, quand on lui mit des sabots neufs, il n'osa pas marcher de peur de les user trop vite.

Dans les montagnes du Jura, le dernier jour de l'année, jour de Saint-Silvestre, est la fête des pauvres ; et à cause de cela, bien des indigents qui n'ont jamais mendié le font à cette époque, car on ne refuse à personne, au nom du saint qui s'est fait le patron des plus malheureux. Les enfants surtout sont impatients de cette journée : pauvres petits ! ce sont leurs étrennes à eux ! Le premier de l'an ne leur apporte rien de ces petits trésors que reçoit l'enfant du riche. Mais le bon Dieu y a pourvu par cette espèce de compensation.

Les petits voisins de Noël parlaient chaque soir de ce qu'ils recevraient en aumônes ce jour-là, et de la fête qu'on en ferait en famille ; et Marguerite avait souvent regardé son fils en écoutant les enfants... Noël ne disait rien, mais il aurait bien voulu rapporter aussi quelque chose à sa mère le jour de

la Saint-Silvestre ; et le matin du 31 décembre, quand il entendit descendre ses petits camarades, prenant une résolution subite, il demanda la permission de sortir. Les rues de provinces sont assez désertes pour qu'on ne craigne pas d'y laisser les enfants, et d'ailleurs il n'y faisait pas plus froid que dans la mansarde. Marguerite permit donc à Noël d'aller jouer. Mon petit homme court aussitôt sur les traces de ses camarades, et demande à les suivre ; mais la crainte de voir partager en trois l'aumône qu'on pourrait peut-être donner à deux fit qu'ils refusèrent : ils étaient si pauvres ces enfants, que Noël leur eût pardonné cet égoïsme s'il avait pu savoir déjà combien la vie est difficile ; mais on n'est indulgent que lorsqu'on a vécu et lutté.

Noël ne comprit pas, et accusa dans son petit cœur ces enfants qui le repoussaient ; il pleura beaucoup, et, prenant, comme on dit, son courage à deux mains, il se dirigea seul vers une porte où d'autres mendiants attendaient. On ouvrit, et l'enfant se rangea pour laisser passer cette foule qui tendait les mains vers le seuil hospitalier ; quand son tour vint il s'approcha tout tremblant. Ses habits n'étaient pas neufs, tant s'en faut ; mais sa chemise était blanche ; et ses cheveux noirs, tout bouclés sur son cou, encadrant sa petite figure pâle, ses yeux fatigués d'avoir pleuré tout à l'heure, tout cela donnait à Noël quelque chose de touchant ; on ne crut pas qu'il mendiait. « Que veux-tu ? lui demanda-t-on ? — Je ne sais pas, madame ; ce que vous voudrez. » Et la voix lui manquait en achevant ces mots. On lui tendit un petit pain blanc à peine entamé, et la porte se referma.

Noël ne s'était pas muni du petit sac de toile de rigueur, et tenait son pain à la main faute d'aumônière. Il s'arrêta encore devant une maison où d'autres malheureux attendaient ; mais là, on ne distribuait que du pain bis, et une vieille femme apercevant le petit pain que tenait Noël le lui arracha. « Tu n'as pas besoin de lardon savonné^[1], toi, dit la mendicante, tu as de jeunes dents ! »

Pauvre Noël ! la vieille ne savait pas qu'il avait une bonne grand'-mère à laquelle il destinait son petit pain ; sans cela elle le lui aurait peut-être laissé. Effrayé de cette voix et de ce geste, l'enfant se sauva à toutes jambes et ne s'arrêta plus qu'où il ne voyait personne.

Le soir vint ; il avait reçu cinq ou six sous, en petits liards, et quelques morceaux de pain. Il se croyait riche, et marchait tout radieux vers sa demeure ; pourtant, au moment d'ouvrir la porte, il se rappela qu'il n'avait pas dit le matin ce qu'il allait faire, et il eut peur d'être un peu grondé ; son petit cœur battit, et sa joie s'en alla. Quand il déposa dans le tablier de sa mère son trésor et son pain, Marguerite comprit et sourit ; Pierre comprit et baissa la tête...

On soupa mieux cependant, et Chaney dit après le repas ce qu'il avait coutume de dire chaque fois que le pain n'avait pas manqué :

« Que Dieu donne à manger à ceux qui ont faim. — Qui est Dieu ? demanda Noël. — C'est celui qui a fait le ciel et la terre, et tout le monde ; celui qui entend ta prière le soir et le matin, dit Marguerite. »

Noël pensa à la vieille femme qui lui avait pris son petit pain blanc, et n'osa pas demander si le bon Dieu avait aussi fait la mendicante...

Les enfants réfléchissent plus qu'on ne le suppose ; encore neutres dans la vie d'action, le mouvement des choses humaines ne les absorbe pas, et rien ne les distrait quand ils regardent les belles fleurs et ces globes de feu qui se promènent dans le ciel. Combien de suppositions ne font-ils pas à propos de tout cela ! ce qui le prouve, c'est leur naïve crédulité pour toutes les magies des contes de fées ; le palais de cristal dont les murs brillent comme des soleils, et les oiseaux bleus qui parlent, tout cela n'a rien de plus merveilleux pour l'enfant que les étoiles du paradis et le petit papillon des plaines.

Noël s'était rappelé souvent que Dieu avait fait cela ; mais les hommes ? ceux qu'il avait vus étaient si pauvres et si sales... Un accident vint interrompre le cours de ses réflexions : l'aïeule tomba malade, et, pour épargner un peu de temps à Marguerite, l'enfant fut installé au chevet de la grand'mère, afin de prévenir ses besoins et de lui donner à boire. Faible et maladif lui-même, on ne pouvait l'employer à rien encore, et l'on attendait le beau temps pour l'envoyer à l'école des frères de la doctrine chrétienne.

Le médecin qui fut appelé était celui du bureau de charité, et, outre les remèdes qu'on pouvait prendre gratis à ce bureau, on avait encore accordé un bouillon, chaque jour, pour la malade.

Noël fut chargé d'aller chercher ce bouillon à la maison de charité, et tous les matins il allait l'attendre, avec d'autres mendiants ou indigents, sur un escalier à la porte d'une cuisine. Ce qu'il entendit, ce qu'il vit de ces mendiants, n'était pas fait pour le réconcilier avec les hommes, et un petit événement vint lui rappeler ce qu'il n'avait déjà que trop sur le cœur, les petits voisins et la vieille du jour de Saint-Sylvestre. Voici le fait : un malheureux ayant manqué à la distribution, son pot de bouillon resta ; ce fut à qui l'aurait ; le plus prompt s'en empara ; mais au bas de l'escalier, un autre prit une pierre et la lança contre le vase, qui fut brisé du choc ; le bouillon se répandit et brûla le pauvre petit Noël, qui était tout près : aux cris de l'enfant, les deux mendiants oubliant leur querelle se mirent à rire.

Mille accidents de ce genre furent subis par notre petit ami ; parfois on le battait pour lui faire répéter des mots qu'il ne comprenait point. Un jour, on voulut lui couper les cheveux parce qu'il les avait plus longs que ceux d'un autre enfant pauvre c'était une mère qui peut-être manquait de temps pour soigner son fils, et souffrait à voir la chevelure bouclée du petit Noël. Il est trop vrai que l'on devient souvent mauvais quand on est impuissant ! Si Noël avait dit tout cela à sa mère, il ne serait plus retourné à la maison de charité ; mais alors il aurait fallu que sa mère perdît son temps, il se taisait.

Il se taisait, mais son petit corps si frêle succomba, et il tomba malade aussi. La nuit, il faisait des rêves qui l'effrayaient, et il appelait sa mère ; quand il la voyait près de lui il souriait rassuré, en lui disant : « Ils ne viendront pas me prendre ici les hommes ! » Marguerite ne comprenait pas et l'embrassait.

Un jour il lui demanda une petite boîte dans laquelle, une semaine auparavant, il avait mis en pleurant son petit passereau, mort de faim ou de froid. En ouvrant la boîte, il vit courir des vers sur les plumes de l'oiseau mort ; il regarda encore si vraiment ces vers vivaient, puis il s'écria tout haut : « Ah ! je le savais bien que le bon Dieu n'avait pas fait les hommes ? ils se sont faits tout seuls comme ces vilaines bêtes que je n'avais pas mises dans ma boîte ! le bon Dieu a fait les anges et les pommes d'or du paradis, et les belles choses qui sont sur les chemins, voilà tout ! » Pierre Chaney sourit de cet étrange babil, puis, craignant qu'il n'y eût du délire au cerveau de l'enfant, il courut chez le médecin. Noël avait en effet de la fièvre.

Si son père l'avait interrogé, il aurait su la cause de tout cela, mais, entraîné par les soucis de la vie, on passe sans faire attention aux curiosités et aux étonnements de l'enfance. Et puis, comment l'homme du peuple, qui ne pense plus guère depuis qu'il agit, répondrait-il aux questions si lucides et si profondes des enfants ? Si quelqu'un avait dit à Noël ce qui avait faussé et égaré l'esprit de ces mendiants, et qu'on lui eût parlé de tout ce que les hommes avaient fait de bon et de beau sur la terre, on lui eût épargné bien des chagrins.

Mais les desseins de Dieu devaient s'accomplir.

1. ↑ Pain blanc, argot de mendiant.

LE PETIT MARCHAND.

Humble et chétive fleur par le sort condamnée !
(Madame AMABLE TASTU).

NOËL croyait donc tous les hommes semblables à ceux qu'il avait rencontrés, et si parfois sa famille lui paraissait ne pas ressembler aux autres, il pensait que le bon Dieu l'avait peut-être envoyée pour le défendre des méchants, et dans sa prière il en remerciait le bon Dieu.

Sa mère voulut l'envoyer à l'école des frères, mais il eut peur des petits mendiants, et refusa ; il était si pâle, si souffrant toujours, qu'on n'osa le contraindre, et Marguerite, faute de livre, lui apprit à connaître ses lettres sur un alphabet dont elle se servait pour marquer le linge. Ne sachant à peu près que cela, la bonne femme ne pouvait lui en enseigner davantage ; pourtant quand l'enfant allait chercher quelque chose chez l'épicier, et qu'on enveloppait les objets dans du papier imprimé, il cherchait à reconnaître la forme des lettres, et sans s'en douter il sut presque lire couramment au bout de quelque temps.

Le froid avait cessé, et, comme il arrive toutes les années à cette époque, les indigents tombaient malades. Tant qu'on lutte contre les privations de l'hiver, on conserve un peu de vigueur, mais le jour où l'air devient tiède et où les travaux recommencent, la réaction de tout ce que l'on a souffert amène fatalement une crise ; et ce jour-là on se lève avec le front mouillé, les membres engourdis, et l'on n'a plus de force que pour se traîner à l'hôpital. La rigueur de la saison augmenta encore ce fléau, et cette année-là, riches et pauvres en furent atteints.

Un voisin de Pierre Chaney fut porté à l'hôpital, et ce fut Noël qu'on envoya chaque jour savoir de ses nouvelles.

Cette fois il était bien heureux de cette mission dont il avait eu peur d'abord. Il faut dire la vérité, ce n'était pas tout-à-fait l'idée d'être utile qui le rendait content ; ce qui l'attirait, c'était la joie qu'il trouvait à se sentir dans ces grandes salles, où l'air et le jour entrent à pleines fenêtres.

Dans la petite ville natale de l'enfant, ce que l'on peut trouver de mieux distribué, de plus vaste, de plus splendide même, c'est, à mon gré, l'Hôtel-Dieu. Les longues galeries couvertes de l'édifice, qui environnent l'intérieur d'une grande cour fermée par une grille de fer, ressemblent assez aux cloîtres d'un monastère ; j'ignore si ce n'en fut pas un. Une propreté élégante règne dans les salles, où les lits sont rangés de manière à laisser au milieu le plus d'espace possible ; on y voit de grands poêles de faïence sur le marbre desquels sont posés des vases de fleurs artificielles, et le long des murs se trouvent des niches décorées de mille ouvrages ingénieux en verre filé, et entourées de mousses vertes ; ce qui les fait ressembler à de petites grottes d'où sortiraient des filets d'eau claire. Quelques tableaux sont suspendus en face des fenêtres, et pour s'harmoniser avec les ornements de ce palais du pauvre, le costume des hospitalières est tout ce qu'on peut inventer de plus gracieux. C'est une robe bleu d'azur, et un tablier blanc ; le voile de mousseline blanche, élevé en pointe au sommet de la tête, et retombant en deux bandes sur les épaules comme deux ailes repliées, donne à ces jeunes sœurs je ne sais quoi de suave et de mystique. Qu'on me pardonne cette longue description, enfant du pauvre aussi, je partage naïvement l'admiration de mon petit Noël. Quel bonheur de courir dans le grand pré qui se trouve derrière l'hôpital ! d'aller jusqu'à l'oratoire, petit autel où les sœurs vont s'agenouiller chaque jour, et qui s'élève au pied d'une vigne, dont le feuillage l'abrite. Et la grande chapelle où l'on chante en chœur la bénédiction ! Et la petite cloche qui se balance pour appeler les promeneurs à l'heure du repas ! Tout cela, voyez-vous, pour l'enfant qui ne connaît que l'étroite lucarne de son grenier, tout cela c'était beau ! Et si on lui avait dit que c'étaient les hommes qui avaient fait l'hôpital, il se serait mis à genoux devant les hommes !

Les sœurs l'aimaient pour son petit air si doux et pour les petits services qu'il savait rendre aux malades. Il y en avait une surtout, sœur Séraphine,

qui souriait plus souvent à Noël quand elle passait. Vingt fois il aurait voulu lui parler, mais, timide, il la regardait se pencher au chevet du malade, écoutait ces paroles qu'il n'avait jamais entendues dans sa mansarde, et se demandait où elle avait appris tout cela ; jamais il n'eut la force de lui faire cette question.

Avant d'en finir avec l'hôpital, qu'on me permette de raconter la grande peur qu'eut un jour notre petit Noël. Ne voilà-t-il pas qu'il voit venir à lui un vieillard ; et c'est justement celui qui l'a brûlé une fois, vous vous en souvenez, quand il allait chercher du bouillon de charité. Cet homme, malade aussi, était depuis quelques jours à l'hôpital ; Noël voulut se sauver, mais pas moyen, il aurait fallu passer près du mendiant ! il se réfugia donc vers le lit du voisin qu'il venait voir, et attendit : jugez de sa surprise, quand il vit le pauvre apporter plusieurs portions à d'autres vieux, dresser lui-même une table près de la cheminée, y placer des tabourets et appeler ceux qui devaient dîner à cette table ! L'enfant croyait toujours qu'ils allaient se disputer les morceaux ; mais il n'en fut rien, et le repas fut calme et presque gai. Noël, qui se souvenait du bouillon, ne s'expliquait pas ce changement ; et le soir il en parla à son père ; mais le pauvre Chaney n'était pas en état de faire comprendre à l'enfant que cette différence de conduite venait de ce que la première fois le mendiant n'avait qu'une portion d'aliments insuffisante pour apaiser sa faim, tandis qu'aujourd'hui l'abondance des mets, ne lui laissant pas la crainte de jeûner, semblait le rendre meilleur pour les autres, car il faut être très éclairé ou très religieux pour préférer son devoir à son bien-être et son prochain à soi-même.

Le voisin guérit ; et Noël n'alla plus à l'hôpital. Je ne sais s'il se rappela le *Petit Poucet*, mais sa tristesse lui revint ; et depuis le jour où il vit son père briser sa pipe de terre toute noircie en disant : C'est fini, je ne fumerai plus ! depuis ce jour-là, de nouveau il n'osa manger, et devint plus faible encore.

Un matin, dans la rue, il rencontre un petit garçon de dix ans à peu près, portant une légère caisse de sapin, dans laquelle se trouvaient du fil, des épingles, des lacets et des allumettes. Noël le suivit, et le petit s'en apercevant : « Veux-tu venir vendre avec moi », lui dit-il ? Noël ne comprenait pas bien, mais son nouveau camarade lui expliqua comment il allait par la ville, et jusque dans les villages, offrant sa marchandise aux

dames, qui lui donnaient de l'argent, et quelquefois à manger. Voilà Noël enchanté et rêvant déjà de grands chemins, et surtout de pain à rapporter à la table de son père, où il osait à peine s'asseoir. Une chose l'embarrassait, c'était de savoir comment il ferait pour se procurer la petite pacotille de mercerie. Son nouvel ami le marchand le tira de peine : « Écoute, lui dit-il, si tu veux porter ma caisse par la ville pendant deux jours, je te dirai tout de suite ce qu'il te faudra faire. — Je le veux bien », dit Noël.

Avant de livrer son secret, le petit marchand, suivant un usage immémorial parmi les enfants de la Franche-Comté, s'arracha un cheveu, et du vent de sa bouche, le souffla bien loin : pour ne pas tenir sa parole, il faudrait retrouver le cheveu envolé, et ce gage est si sacré que jamais il n'est venu à la pensée d'un enfant de ce pays de substituer un autre cheveu au cheveu perdu, pour rompre un marché dont bien souvent on se repentait un instant après l'avoir conclu. Aussi, quoique Noël fut bien fatigué du poids de la caisse, il ne pensa pas une fois à se désister de son engagement, bien qu'il sût dès le premier jour le moyen d'avoir un peu d'argent pour s'acheter de la marchandise. Or, voici ce moyen : Pendant bien longtemps, il devait ramasser du vieux fer et des verres cassés dans les rues, puis vendre le tout à la livre ; et quand il aurait deux francs, se faire à se faire donner un petit assortiment chez un mercier.

Noël en parla à son père, qui approuva le projet. « Tu ne peux rien faire encore, dit-il, et ça nous aidera. »

Pierre lui expliqua comment il fallait vendre pour gagner un peu sur chaque chose, et Noël ouvrit de grands yeux étonnés quand il entendit qu'on demandait plus cher pour chaque objet que ce qu'on l'avait payé soi-même : il avait cru jusque-là qu'on recevait pour tout bénéfice une récompense de l'acheteur, en considération de la peine qu'on lui épargnait en lui portant et en lui choisissant les objets. Mentir, se disait-il, et tous les jours ? Si le bon Dieu avait fait les hommes, cela ne se pourrait pas ! Cette fois encore, Pierre ne pouvait lui dire comment le gain du marchand se trouvait légitimé par l'emploi de son temps et de ses peines ; et comment ce salaire, fixé par la loi et la probité, était aussi justement acquis que celui de l'ouvrier. Noël, toujours forcé de se répondre à lui-même, se trompait souvent, comme on le pense bien, et faussait sa petite âme si ouverte au bien. Le désir de courir sur les grandes routes et de revenir avec de l'argent

et du pain effaça bientôt toute réflexion, et l'enfant commença ses courses dans les rues. C'était chose étrange à voir que cet enfant, cherchant les vieux clous, les verres ou les flacons cassés, puis se lavant chaque fois les mains dans le ruisseau ! Déjà il avait amassé sa petite somme, mais sa mère en avait eu besoin, et il s'était résigné à continuer encore sa chétive industrie. Enfin son père lui donna un jour sa petite pacotille, et le voilà marchand !

Le premier soir il avait gagné dix sous et n'en put pas dormir de joie.

Il a dix ans, il est faible et maigre toujours, mais il est moins timide à présent ; et chaque soir il s'assied joyeux à la table du père. Malheureusement la vente n'alla pas toujours si bien, et Pierre lui conseilla de porter sa marchandise dans les villages d'alentour.

Noël se met en route et vend quelque peu aux villageoises dans les champs ou dans les cabanes. Un soir qu'il faisait mauvais, une bonne paysanne lui offrit de coucher au grenier sur le foin ; Pierre Chaney l'avait prévenu que cela pouvait lui arriver, et, comme l'orage était bien fort, Noël accepta.

Dans les campagnes on accueille bien ces petits voyageurs ; on a des légumes et du grain, et l'on donne facilement la nourriture et un peu de paille au pèlerin ; d'ailleurs le villageois, qui voyage peu, aime les récits de ceux qui vont dans les villes, et l'hôte paie son écot en nouvelles de tout genre.

Cette hospitalité individuelle est la seule qui ne dégrade point celui qui la reçoit, parce qu'elle est donnée sur le pied d'égalité : le passant s'assied au foyer de la famille et partage sa table ; ce n'est pas une aumône qu'on fait : c'est un frère inconnu qu'on fête et qu'on soigne avec intérêt. Mais l'autre charité, vous savez, celle qui jette un peu de pain du seuil d'une porte au mendiant de la rue, oh ! celle-là on a bien fait de la proscrire, car, voyez-vous, pour se résigner à cette humiliation de chaque jour, il faut avoir perdu tout sentiment de dignité ; et le pauvre, dont l'éducation religieuse et sociale est si incomplète, quand il a perdu la honte, qui le retiendra ? la crainte du châtement ? — Bah ! les prisons valent les mansardes ! — Aussi, de la main qui se tend pour mendier à celle qui se tend pour prendre n'y a-t-il pas loin.

Oui, on a bien fait de remplacer la charité individuelle par la charité sociale. Dans les hospices, ces corporations religieuses qui se vouent aux soins des malades, des vieillards ou des enfants, remplissent avec amour et bonheur leur mission sainte, et consolent les âmes en même temps qu'elles veillent aux douleurs du corps. Enfants, vieillards malheureux, bénissez avec moi ; et dans tout ce que la société a fait pour nous sur la terre, voyez un gage de ce qu'elle accomplira dans l'avenir.

J'ai laissé mon petit marchand dans la chaumière, allons voir un peu ce qu'il fait. Entouré de la famille du fermier, il babille à son aise, et joue avec le petit berger. « Quel est ce bruit ? dit le paysan en prêtant l'oreille. Va voir, Claude, c'est dans la grange. » Le petit berger auquel s'adressaient ces mots hésita. « Va donc, lui dit le fermier ! de quoi as-tu peur ? Pancras est mort, il ne te mangera pas ! — Qui est ce *Pancras*, demanda vite Noël ? — Ah ! c'en était un *ferré*, celui-là, n'est-ce pas, femme ? dit le paysan ; les gendarmes avaient beau l'enchaîner, c'était comme s'ils lui avaient lié les bras avec des fils d'araignée ! Tout de même il a été pris à la fin ; on a bien raison de dire : tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse. — Mais pourquoi donc l'enchaîna-t-on ? dit encore Noël.

— Ma foi, mon *petiot*, c'est qu'il volait partout, voilà.

— Et il était méchant ? dit le berger.

— Lui, méchant ! pas du tout ! On l'a bien vu souvent aider nos vieilles femmes à faire leurs fagots dans les bois ; mais il aimait comme ça à jouer des tours ; même qu'un jour il rencontra la Germaine sur la route ; elle pleurait parce qu'un voisin qui lui avait prêté de l'argent au temps de la moisson l'avait forcée de vendre sa vache pour le lui rendre. — Qu'avez-vous, qu'il dit à la Germaine ? »

Elle lui conte ça. « Et où est-il le voisin ? — Derrière moi, Monsieur, qui s'en vient de la foire avec les quinze écus de ma pauvre vache. — Bon, a-t-il dit. Et où demeurez-vous, la femme ? » La Germaine lui montra le gros chêne qui est devant sa porte. Pancras n'était pas bête du tout ; il s'en va à l'encontre du voisin, et l'attaque en lui disant : La bourse ou la vie. Le voisin a peur et donne son argent ; Pancras prend quinze écus seulement.

Le lendemain la Germaine trouve sur sa fenêtre, en dehors et sous un pot renversé, l'argent de sa vache, que le voisin n'a jamais voulu reprendre, tant

il avait eu peur.

« Et où est-il à présent Pancras, dit Noël ? — Ma foi, il est dans le royaume des taupes : on l'a arrêté un jour sur une route où l'on avait assassiné quelqu'un ; et croyant que c'était lui qui avait fait le coup, on le fit mourir. Quelque temps après on a bien dit qu'il n'avait jamais tué personne, mais c'était trop tard.

— Pauvre homme ! » dit Noël.

Et nul ne répondit rien, et nul ne dit à l'enfant que si Pancras avait été toujours honnête, on ne l'aurait point accusé : pourtant ce châtiment terrible, que Dieu avait laissé infliger au voleur, ne pouvait-il pas servir à préserver d'une chute d'autres malheureux ?

Noël revint chez lui le lendemain, encore tout pensif et tout triste du récit de la chaumière.

LA FAUTE.

Ce sont presque toujours de bons sentiments mal dirigés
qui font faire aux enfants le premier pas vers le mal.

(J.-J. ROUSSEAU.)

NOËL avait exploité tous les villages voisins.

Ses petites prospérités ayant même encouragé d'autres enfants, la concurrence avait hâté l'heure où la vente devait baisser ; une saison assez mauvaise vint s'ajouter à toutes ces causes, et il commençait à ne plus vendre.

Sa petite industrie devenait pourtant chaque jour plus indispensable à sa famille.

Les privations qu'on y supportait amenaient souvent des maladies ; pendant ce temps, quand c'était Pierre qui souffrait, le travail s'arrêtait, et l'on avait faim dans la mansarde.

Noël ne pouvait donc revenir chez lui pour y être une charge de plus ? Il avait bien douze ans, mais il était si faible qu'on n'aurait pu l'employer à rien encore. Et puis, il aurait fallu payer un maître d'apprentissage, ou du moins, pendant bien long-temps revenir prendre ses repas chez son père ; tout cela, c'était l'impossible.

Dans les écoles de charité pour les petites filles, on a déjà disposé des ateliers où ces enfants, en même temps qu'elles reçoivent un peu d'instruction, apprennent un métier : cette ressource manque dans les écoles des petits garçons. Un jour, il faut l'espérer, on fera pour l'enfant innocent

ce que l'on fait déjà pour l'enfant coupable ; en attendant, femme, je signale aux femmes cette exception qu'on a déjà faite en leur faveur comme une preuve de sollicitude, et une promesse.

Notre petit marchand résolut donc d'aller plus loin qu'il ne l'avait fait encore ; et son père lui fit donner un passe-port.

Le voilà cette fois lancé sur les grands chemins, vendant un peu plus, mais dormant un peu moins, car, ne pouvant rentrer aussi souvent dans sa famille, il s'attrista. L'isolement sur les grandes routes lui rendit sa timidité native ; il eut peur de ce qu'il avait aimé. Le bruit d'une aile d'oiseau, un cri dans les bois, tout l'effrayait à présent ; avec cela, des marches plus longues le fatiguaient. Le soleil le brûlait ; la pluie, qui mettait de si jolies perles sur la giroflée de sa mère, le mouillait et le glaçait ; la peur ajoutant à tous ces ennuis, il se décourageait. Mais comment vivre ?

Parfois il s'asseyait sur le bord d'un chemin, et pleurait en cachant sa tête dans ses mains pour ne pas voir qu'il était tout seul.

C'est qu'en effet quand on est faible, on a peur de tout ce qui paraît fort ; on a peur surtout de l'inconnu, et l'enfant connaît si peu de choses encore qu'il craint tout : sous les ailes de sa mère, il tend la tête et sourit à toutes ces merveilles, qui ne sont pour lui que mystère et magie ; mais seul, il ferme les yeux.

Cet isolement fut bien funeste à notre petit Noël. Pour s'y soustraire, il se rapprocha des enfants errants comme lui. Il se sentait même quelquefois moins de répugnance pour les mendiants.

Les autres enfants, vivant d'aumônes, et de vols quand ils ne trouvaient rien, l'initèrent à leur existence ; mais il ne participa point aux fautes dont il était le témoin, il vendait ou mendiait, voilà tout. Pour donner de ses nouvelles à sa famille, il aurait fallu que Noël sût écrire, et c'étaient d'autres marchands colporteurs qui se chargeaient de ses bonjours pour sa mère, et souvent d'un peu de tabac pour Pierre Chaney.

Une fois il demandait à un autre petit voyageur comment on apprenait à écrire : « Bah ! dit l'enfant, c'est pas notre métier de savoir ça ; faut que tout le monde vive ; il y a des hommes qui vendent des grandes pages toutes remplies de belles choses, et ça ne coûte pas plus cher qu'un lacet ; si tu veux, je te mènerai chez celui qui m'écrit mes lettres ? » Noël fut enchanté,

et toutes les fois qu'il put disposer de quelques sous il faisait écrire à sa mère.

Pendant quelque temps tout alla bien. Mais un beau jour que, dans un gros village, une bonne aubergiste avait accueilli trois de nos petits vagabonds, ils se mirent à convoiter une chaîne de cervelas suspendue au plafond de la cuisine ; guettant l'heure où personne ne les voyait, ils s'en emparèrent.

Et les voilà courant au fond du jardin, mordant chacun un bout de la chaîne, pensant n'en avoir jamais assez. Bientôt pourtant on fut rassasié, et force fut bien de cacher le reste pour un autre moment. On creusa donc un trou dans la terre, et, enveloppant le corps du délit dans un mouchoir rouge, faute de papier, on l'enfouit.

Personne ne s'apercevait de rien, quand par malheur Sultan, le chien de l'auberge, s'avisa d'aller rôder au jardin, et flaira tout juste la cachette... Par une fenêtre ouverte, nos petits larrons voient la manœuvre du chien, et n'osent bouger dans la crainte de se trahir ; pourtant l'un d'eux descend à la fin, et va chasser Sultan.

Aussitôt que l'enfant fut rentré, comme on le pense bien, le chien, qui n'avait pas perdu la mémoire, retourna vite à l'endroit de sa découverte. Cette fois, les enfants ont peur. Ce fut bien pis quand on vit arriver Sultan traînant victorieusement les cervelas et le mouchoir rouge. Impossible de nier, ce petit mouchoir dénonçait. — Ingrats ! leur dit la bonne femme de l'auberge en les mettant à la porte.

Noël était le plus confus, et quand il entendit les petits mendiants projeter de nouveaux tours plus coupables encore, il se sépara d'eux.

Mais l'isolement !... Et le chagrin de n'avoir pas vu sa famille depuis si long-temps !... Quand il voyait passer près de lui une jeune paysanne portant un enfant assis au milieu d'une charge de fleurs ou d'herbe, il courait comme un fou du côté de sa petite ville en criant : Ma mère ! ma mère ! puis il s'arrêtait. — Que ferai-je là-bas ? À cette question, il frappait du pied dans la poussière et lançait des pierres aux oiseaux qui passaient. De petits bergers qui le virent ainsi pleurant l'appelèrent. Ceux-là n'étaient pas mendiants ni voleurs sans doute, du moins il le pensait, et il courut près d'eux.

Dans les hameaux, chaque ferme, quelque humble et pauvre qu'elle soit, envoie son berger avec un troupeau plus ou moins considérable ; les maisons sont si éloignées les unes des autres et si peu nombreuses que l'on ne peut réunir tous les troupeaux et avoir un berger commun ; cela fait que l'on voit souvent un enfant pour une seule vache ; mais les petits n'en sont pas fâchés : plus ingénieux que leurs pères ou leurs maîtres, ils s'appellent de tous les points de la plaine et réunissent leurs troupeaux en un seul, puis l'un d'eux est chargé d'y veiller, tandis que les autres jouent, et cela à tour de rôle, bien entendu. Souvent ils entreprennent des excursions dans les champs et dans les bois ; les uns, forts et hardis, grimpent aux arbres et cueillent des fruits sauvages, dont quelques-uns sont fort bons et surtout très aimés des enfants ; d'autres glanent des pommes de terre dans un champ déjà récolté, ou rapportent du bois mort de la forêt, et les petites filles sont ordinairement chargées de faire cuire les raves ou les pommes de terre qu'on apporte ; avec des pierres et de la mousse sèche, elles ont bientôt du feu, et, quand il est bien allumé, que tout le monde est revenu de la chasse, on danse en rond autour du bûcher en attendant que le repas soit cuit ; puis on fait la *mérenda*, mot qui, en patois jurassien, signifie, comme en italien, le *goûter*.

On conçoit que Noël était heureux. Il se serait fait berger si on avait voulu de lui, mais les paysans le trouvaient trop faible pour garder les bêtes, et le refusaient.

Il alla bien loin ainsi, et arriva dans une grande ville où il ne put mendier ; et quand il n'avait pas vendu, il donnait un peu de sa marchandise à des *logeurs* pour son gîte et son pain.

Il n'eut bientôt plus rien à donner en échange de son lit, et, ne sachant comment remonter sa pacotille, il résolut de s'en retourner en mendiant dans les campagnes : là, s'il ne trouvait pas d'argent, du moins lui donnerait-on à manger. Arrivé chez lui, il recommencera pendant un mois à chercher du verre et des clous pour avoir de la marchandise. Il se remit donc bien tristement en route.

À quelques lieues de la grande ville, il s'arrêta dans un village, et fut admis dans une ferme pour y passer la nuit. Le lendemain il espérait, au sortir de la messe du dimanche, trouver quelques sous d'aumône, et se

rendit à la porte de l'église ; mais le paysan, qui donne volontiers du pain au passant, n'a pas beaucoup d'argent et en est plus avare.

Noël ne reçut donc rien, et vers le soir il rentra tout triste à la ferme.

Il n'y avait personne dans la première chambre, et une pièce de cinq francs brillait sur la table de chêne noircie. On venait de l'y déposer pour payer la visite du vétérinaire, avec lequel on était en ce moment à l'écurie, pour soigner une vache malade.

Noël toucha la pièce, et peut être allait-il la reposer sur la table, quand il entendit venir ; la peur le saisit, il sortit précipitamment de la maison avec l'argent.

Un garçon de ferme rentra un instant après du village ; personne encore n'était venu dans la chambre.

Le soir, Noël retourna à la chaumière pour y coucher, prendre son tout petit paquet et partir le lendemain.

Peut-être serait-il parti sans cela ; mais y avait dans sa petite caisse, vide de marchandises, la branche de buis bénit que Marguerite lui avait donnée pour le préserver du tonnerre sur les grands chemins, en lui recommandant de ne jamais s'en séparer. Il n'aurait osé revenir sans la rapporter, et il retourna à la ferme.

Il ne remarqua rien de changé dans les manières du fermier. Seulement, au repas du soir, il s'aperçut que la fille aînée de la maison ne se plaçait pas comme d'habitude à côté du garçon de ferme, et que celui-ci était un peu pâle.

Le lendemain il fut réveillé par un grand bruit, et descendit du grenier. C'était dans la cour, et près du puits, qu'une foule de villageois étaient rassemblés ; il se dirigea de ce côté.

À travers tout ce monde, il distingua le curé du village. « Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, demanda-t-il à un petit garçon ? — C'est la fermière qu'on a volé hier, dit l'enfant, et comme Vincent était tout seul dans la chambre quand on y est entré, on lui a demandé ce qu'il avait fait de l'argent qui était sur la table ; Vincent a dit comme ça qu'il n'en avait point vu ; mais ça n'est pas bien sûr, et la fille du fermier, qui devait se marier avec lui, n'a pas

voulu se mettre à table à son côté ; ça lui a fait mal à Vincent, et ce matin il s'est levé pour se jeter dans le puits. »

Noël tremblait de tous ses membres en écoutant cet horrible récit, et s'il ne l'interrompit pas, c'est qu'il n'en eut pas la force.

Quand on passa près de lui, emportant le pauvre garçon de ferme évanoui, Noël tomba sur ses genoux en criant d'une voix étouffée : « Tuez-moi ! tuez-moi ! j'ai pris la pièce. »

Le médecin accompagna le malade, mais l'enfant coupable avait roulé jusqu'aux pieds du prêtre, et le prêtre l'avait relevé.

Quand on se fut assuré que Vincent était hors de danger, le curé emmena Noël chez lui ; pendant quelques heures il fut impossible d'arracher un mot au petit malheureux. Quand il fut plus calme, on lui demanda son nom ; il dit son nom de baptême, mais ne voulut pas donner d'autres détails sur sa famille. « Tuez-moi, disait-il toujours ; ma mère pleurera bien, mais ce n'est pas de sa faute à elle ! » Et là-dessus il sanglotait de nouveau.

On était près d'une cheminée, et Noël y jeta un morceau de papier qu'il avait tiré de sa poche ; le prêtre voulut le reprendre, il était brûlé.

« Qu'était-ce, demanda-t-il à l'enfant ? — Mon passeport, dit Noël. À présent, jetez-moi dans le puits de la ferme, je veux m'en aller de tous les pays, je suis trop malade. »

Le bon curé ne savait quel parti prendre ; le soir, le maire de la commune vint causer avec lui de l'accident arrivé à la ferme, et vit Noël, dont on lui avait raconté la faute. Quand il l'interrogea, l'enfant se tut comme avec le prêtre.

« Petit malheureux, vous voulez donc qu'on vous punisse ! car on ne peut vous renvoyer à votre famille ni vous laisser en liberté si vous ne dites votre nom, et si vous ne promettez de ne plus mendier et de ne plus voler.

— Mais que ferai-je donc ? dit Noël en pleurant ; je ne sais pas travailler, je suis trop petit, on ne veut pas me nourrir, et mon père n'a rien à manger. »

Jamais on ne put lui faire promettre de ne plus mendier, et cette obstination fit craindre de l'abandonner.

Il fut résolu qu'on le conduirait à la grande ville voisine, et qu'on tâcherait de le faire entrer au pénitencier.

Trois jours après, Noël avait enfin un asile et du pain...

LE PÉNITENCIER.

È veneranda l'innocenza ma quanto pure lo è il pentimento.

(SILVIO PELLICO.)

QUAND le petit coupable se vit au milieu d'autres enfants de son âge, qui semblaient l'interroger et lui sourire du regard ; quand on lui fit une place à table et au jeu, il crut qu'il était malade et qu'il rêvait tout cela.

On le conduisit d'abord aux ateliers où s'exécutent les travaux faciles, à cause de sa faiblesse ; il fut attentif aux leçons du maître, et le soir il était tout fier, car il avait déjà réussi à tresser des nattes de paille, sans se tromper, et sans brouiller la symétrie des couleurs.

L'aumônier vint le visiter : c'était un bon vieillard, dont la voix douce et l'air indulgent rassurèrent Noël tout de suite.

À la seconde visite, l'enfant était déjà familier avec le prêtre, et babillait avec lui comme il l'aurait fait avec sa mère.

Il ne l'avait pas oubliée, sa mère, et maintenant qu'il n'a plus peur, il voudrait bien qu'elle sût qu'il apprend un métier, qu'il n'a plus faim, et qu'il va devenir bien bon.

L'aumônier l'engagea à suivre les classes de la maison avec assiduité, et l'assura qu'il pourrait bientôt écrire à sa famille.

L'heure des leçons n'arrivait jamais assez vite à son gré ; et aux ateliers, comme il ne pouvait écrire, il traçait des lettres avec son pied ; la nuit, il voyait en rêve des lettres de toutes les couleurs.

Enfin, au bout d'un mois il pouvait former assez bien les caractères de l'alphabet pour écrire à ses parents, et s'il ne savait pas la grammaire, cela importait peu.

Une feuille de papier lui fut donnée pour envoyer une lettre à sa mère, et voici ce qu'il lui dit :

« Je ne suis plus marchand. Je n'avais plus rien, mais plus rien du tout ; et, pour m'en aller près de vous, j'ai fait quelque chose de mal : tu sais, mère ; quelque chose qui fait pleurer la sainte Vierge qui est sur notre cheminée.

« Je vais te dire quelque chose :

« Je suis dans une grande maison où il y a beaucoup d'enfants ; on nous donne à manger, et des habits qui n'ont pas seulement une pièce. Sois bien tranquille à présent, et le père aussi. Vends ma petite veste que j'ai chez nous, je n'en aurai plus besoin : ce sera pour acheter du sucre à la grand'mère. »

« Bonsoir, bonne nuit et bonne santé,

« Ton petit NOËL. »

Quand il en sut assez pour écrire à sa mère, son goût pour l'étude sembla diminuer, ne voyant pas encore qu'on pût s'en servir pour autre chose que pour correspondre avec sa famille ; et il reporta toute son ardeur, toute son activité, sur les travaux d'industrie. En prenant une leçon de dessin linéaire, il s'aperçut cependant que par certaines combinaisons de lignes il arrivait à former des losanges comme ceux qu'ils faisaient avec ses nattes de paille ; de cet instant, le voilà intéressé au dessin, et ce travail, dont il comprit l'utilité immédiate, devint un bonheur pour lui. Quand on allait à la chapelle, il regardait les vases de fleurs de l'autel, après la prière ; et, rentré dans sa cellule, il les dessinait pour les imiter le lendemain sur les petits ouvrages de son atelier.

Noël avait, comme on a pu le remarquer, une tendance à la piété dont l'aumônier profita pour le préparer à sa première communion.

Aimant et démonstratif par nature, il était bien heureux de trouver enfin un entourage bienveillant qui répondait à toutes ses questions, et ne le repoussait pas comme souvent sa pauvre mère avait été obligée de le faire,

quand il allait lui prendre les mains et lui parler des anges : « Laisse-moi travailler », lui disait la bonne femme, et l'enfant gardait dans son petit cœur toutes ses tendresses, et tous ces germes de bons sentiments qu'une mère moins absorbée par la misère de sa position aurait pu féconder.

Au pénitencier, il put donner un libre essor à son expansion naturelle ; le bon prêtre suivait avec intérêt les développements de cette âme égarée, souriait aux erreurs naïves de l'enfant sur Dieu et les hommes, le détrompait peu à peu, lui donnait des idées plus justes sur les choses de la vie, et l'amenait doucement à plaindre les mendiants, pour lesquels il avait eu tant de répugnance. À présent il priait pour eux.

« Mais comment donc avez-vous appris toutes ces choses ? » demandait-il souvent à l'aumônier. Celui-ci, qui avait vu avec peine se ralentir le goût de Noël pour l'instruction élémentaire qu'on donne aux jeunes détenus, lui répondait toujours : « Par la prière et par l'étude. »

Puis il lui apportait souvent des fragments de l'Évangile, et lui parlait de Jésus enfant travaillant aux ateliers de saint Joseph le charpentier, et cultivant aussi la science des docteurs ce qui faisait penser à Noël que la science n'était pas aussi inutile qu'il l'avait supposé.

Puis c'était Jésus-Christ devenu homme, se dévouant aux hommes, les aimant et mourant pour eux ; passant ainsi par toutes les phases de la vie humaine, afin de laisser un modèle aux hommes pour toutes les époques de leur existence, et ressuscitant à leurs yeux pour leur donner plus de confiance et moins de regrets à l'heure de la mort, en leur montrant du doigt le ciel où il allait les attendre.

L'ineffable et sainte poésie de l'Évangile allait au cœur du petit Noël ; son caractère déjà si doux le devint plus encore, et ses compagnons de travaux ou d'études l'aimaient tous.

Quelquefois cependant il s'était avancé vers le prêtre ou vers l'un des religieux qui font le service de la maison, comme pour hasarder une question, puis on l'avait vu pâlir et baisser la tête sans ouvrir la bouche. L'aumônier cherchait à le deviner et s'étonnait de ce silence.

Enfin, un jour Noël n'y put tenir plus long-temps ; ayant vu passer le prêtre, il quitta brusquement les jeux de la récréation et courut vers lui dans la chapelle ; quand il fut là, tout son courage parut l'abandonner encore :

« Vincent ! dit-il à la fin, Vincent ! que fait-il ? » C'était le garçon de ferme victime de la faute de Noël.

« Il vit et vous pardonne, répondit le prêtre en relevant le front de l'enfant, qui se cachait le visage avec ses mains.

De ce jour Noël eut une santé meilleure, et bientôt sa force lui permit d'assister aux séances des ateliers d'une industrie plus pénible celle qu'il choisit fut la monture des instruments d'optique.

C'est alors qu'il vit de combien de connaissances il est besoin pour faire seulement un bon ouvrier, et ses études se ressentirent de cette observation.

Le jour de sa première communion, on vint l'appeler au parloir ; en s'y rendant, il rencontra l'aumônier, qui l'arrêta pour lui dire qu'un monsieur, celui qui venait souvent visiter les enfants du pénitencier, ayant vu son nom inscrit souvent au tableau d'honneur, avait envoyé quelque argent à sa pauvre famille.

Noël ému remercia et voulut quitter le prêtre. « Vous ne devinez donc pas ce que votre mère a fait de cet argent ! » dit celui-ci. L'enfant comprit, jeta un cri de joie en se précipitant vers le parloir : sa mère le reçut dans ses bras !

Il y avait dix-huit mois qu'ils étaient séparés. Pendant bien long-temps ils restèrent sans pouvoir se parler ; puis tous deux à la fois s'interrogeaient et s'embrassaient sans se répondre.

L'aumônier vint jouir de cette scène de bonheur, et Noël lui sauta au cou : je crois qu'il aurait embrassé le Roi s'il fût. entré en cet instant ! L'enfant courut chercher des échantillons de tous ses travaux, et ses cahiers les plus soignés, et mit le tout sur les genoux de sa mère, qui ne voyait que son petit garçon devenu si grand. — Comme il est fort ! disait la bonne femme, en le faisant marcher devant-elle. Ah ! la vieille mère avait bien raison de dire que l'enfant Jésus le protégerait à cause qu'il était né à Noël !

Quand il fallut se séparer, le prêtre emmena la mère chez lui et fit dîner, puis lui donna quelque argent pour s'en retourner, en lui promettant que Noël irait la voir un jour.

Le bonheur de l'enfant lui donna plus de courage encore, et sa conduite imprima une impulsion nouvelle à celle de tous les enfants : les travaux

étaient plus finis, plus soigneusement perfectionnés ; les classes mieux suivies, et les leçons mieux comprises, grâce à Noël qui s'en faisait le répétiteur. Tous auraient voulu être de son atelier, et comme cela ne se pouvait pas, on embrassait du moins le plus d'études possible pour pouvoir chaque jour se rencontrer sur le même banc que lui.

« Je suis de son atelier, disait l'un ; — Moi de sa classe de français ; — Moi de sa division de calcul. » Et chacun s'en glorifiait comme d'une preuve de supériorité.

Noël était si bon et si modeste qu'on ne songeait pas à l'envier ; d'ailleurs, il jouait autant et mieux que tous les autres quand on jouait, et se prêtait à tout ce qu'on décidait pour les récréations. Et puis, quand il pleuvait et qu'on ne pouvait courir, ou se réunissait autour de lui, et il racontait des histoires. Une fois il alla chercher dans sa cellule sa petite branche de buis bénit, et sa petite caisse de marchand, dans laquelle, après l'avoir remplie de terre, il faisait germer quelques grains de blé.

« Mes amis, dit-il, quelqu'un m'a dit l'histoire du buis, et le bon Dieu m'a révélé celle du blé, si vous voulez je vais vous les répéter.

— Oui ! oui ! crièrent les enfants.

— Le buis, voyez-vous, c'est le pauvre, celui qui n'a rien du tout, pas même de l'ouvrage. Il vient dans les rochers, le buis, exposé à tous les vents de malheur, comme nous dans les mansardes froides ; et puis, voyez donc ses feuilles, qui sont creusées en cuillères pour retenir une goutte de la rosée du ciel, comme la main du mendiant pour attendre une aumône ! Et encore ce petit fruit renversé, qui ressemble à la marmite souvent vide et renversée aussi dans nos familles ! N'est-ce pas que c'est bien le frère des plus malheureux, ce buis de mes montagnes ?

— Et le blé ! dirent à la fois tous les petits.

— Le blé, c'est l'ouvrier, celui qui travaille dans les champs ou dans les ateliers pour le riche et pour le pauvre. Il faut du pain pour tous.

« Avec la paille du blé on fait des lits aux malheureux, et de jolies choses pour les grandes dames ; et les bras de l'ouvrier font les cabanes et les palais.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent les enfants émerveillés. Est-ce que toutes les choses qui viennent dans les campagnes ont une histoire aussi ?

— Peut-être bien, répondit Noël, pour qu'on aime mieux ces choses en les interrogeant ; le bon Dieu l'aura voulu ainsi afin qu'on les soigne davantage.

— Dis donc, demanda le plus curieux, et qu'est-ce que les petites fleurs qui viennent dans les blés, les pavots, les bleuets, et toutes les autres ? »

Noël fut un peu embarrassé.

Un instant après il sourit.

« Ce sont sans doute ceux qui viennent au monde parmi les ouvriers, et qui ne peuvent pas travailler aux mêmes ateliers. Ils sont plus faibles, et ont d'autres besoins et d'autres qualités. Si on les tire de là et qu'on les aide ils deviennent utiles d'une autre manière. Vous avez vu des pavots bien beaux dans les jardins, et vous avez entendu parler de la graine et du sirop de pavots pour les malades ? c'est peut-être le petit pavot des blés qu'on a cultivé ailleurs, et le bleuet pourrait peut-être aussi devenir plus beau et plus utile si on le soignait. Tenez, il y a dans la maison un religieux qui nous a dit souvent qu'il était un enfant du peuple ; il est bien savant, et nous enseigne de belles choses : eh bien ? c'est une fleur du peuple. »

Comme on peut le croire, Noël était écouté avec intérêt ; tout le monde sait combien l'enfant aime à animer tout ce qui le frappe.

Si l'on me demande comment Noël savait tout cela, je répondrai qu'il a quatorze ans passés, qu'il est laborieux et avide de connaître, et que sa bonne conduite est souvent récompensée d'une lecture le soir. C'est un religieux qui la fait, et parfois il a choisi les *Études* ou les *Harmonies de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre. Noël est né dans la mansarde, mais il a passé deux années en plein air, dans la campagne, et si son âme contemplative est plus impressionnée par ses lectures que celles de ses petits camarades, cela est bien naturel.

D'ailleurs, tout le monde maintenant apporte la plus grande attention à ses devoirs. Le dessin, la géographie, le français, l'écriture, tout est en progrès, et les ateliers se décorent chaque jour d'un petit chef-d'œuvre d'industrie. Les nouveaux venus ne troublent pas même un instant l'ordre et l'en-train qui règnent. Quels que soient leurs antécédents, ils se mettent vite

d'accord avec la règle de la maison, absolument comme une voix qui chante faux quand elle est isolée, et qui rentre dans le ton lorsqu'on la réunit à des chœurs.

Le monsieur qui avait envoyé de l'argent à la mère de Noël, et qui venait le voir quelquefois, oublia un jour dans sa cellule un livre d'anatomie, et Noël, en l'ouvrant, tomba sur une planche représentant la structure intérieure de l'œil. Après l'avoir examinée long-temps, il trouva que ce dessin ressemblait au mécanisme d'une lunette, et le voilà rêvant au moyen de devenir opticien, et il en parla à M. de Very, en lui rendant son livre : celui-ci l'encouragea. Noël avait appris en même temps que le dessin un peu de géométrie ; son protecteur lui apporta des livres de physique, de chimie, d'astronomie, et commença à lui donner quelques leçons.

Noël n'en fut pas moins exact aux ateliers, au contraire : n'était-ce pas le simple mécanisme de ses montures de lunettes qui lui avait indiqué le rapport de l'industrie à la science ?

Au bout d'une année, Noël était instruit déjà, et pouvait commencer des travaux d'opticien.

M. de Very, qui n'était autre qu'un membre de la société pour le patronage des jeunes libérés, lui annonça qu'il allait entrer en apprentissage dans un atelier d'opticien.

Noël y avait songé souvent, mais il se demandait comment il parviendrait à se placer, lui pauvre étranger, n'ayant pour toute recommandation et pour toute garantie à offrir, qu'un séjour dans une maison de correction.

Qu'on juge de sa joie et de sa gratitude pour son protecteur, qui devenait son patron ?

Ce ne fut pourtant pas sans larmes qu'il quitta le pénitencier : il embrassa tous ses camarades, leur promit de revenir les voir et leur raconter des histoires, demanda la permission de visiter souvent l'aumônier, et, après une prière à la chapelle, il accompagna M. de Very.

LA LIBERTÉ.

Tous, faibles ou puissants, le destin nous appelle,
Vers un plus noble but,
Et d'une œuvre immortelle, ouvrier périssable,
Chacun de nous du moins y doit d'un peu de sable
Apporter le tribut.

(Madame AMABLE TASTU.)

DEPUIS quelques années qu'il était au pénitencier, Noël n'avait pas une fois regretté la liberté. Il savait trop combien elle est inutile et triste, quand on est seul et qu'on a faim ! Il avait trop souvent envié le sort du petit oiseau qu'on emprisonne, mais auquel on apporte la nourriture chaque jour ! et cela, c'était quand il passait près d'un beau jardin où il y avait tant de fruits, et que lui, libre et seul, n'avait pas mangé et n'espérait rien.

Qu'aurait-il regretté d'ailleurs ? Au pénitencier, il avait été entouré de soins et d'affection, plus que ne l'est un autre enfant, même dans une position aisée en raison des causes qui amènent en ce lieu les jeunes détenus, on est forcé d'étudier les antécédents de chacun, afin de savoir ce que l'on doit craindre ou espérer pour l'avenir, et quels moyens on a d'épargner une rechute aux coupables ; de la sorte, il se trouve que ces enfants sont l'objet d'une sollicitude plus attentive que les autres ; et cela est bon ; Jésus n'a-t-il pas dit que c'était aux plus malheureux qu'il fallait le plus donner ?

M. de Very avait suivi les études de Noël et connaissait ses goûts et ses facultés. Il le savait laborieux et patient, avide de tout ce dont on pouvait lui démontrer l'utilité.

Il savait aussi que toute l'ambition de Noël était de devenir un opticien de premier ordre, et que ses connaissances déjà acquises et ses dispositions lui permettaient de l'espérer. Il avait donc pris des arrangements avec un chef d'atelier, et se proposait de continuer ses soins à l'enfant intelligent et bon que le malheur avait failli perdre.

M. de Very l'emmena chez lui le premier jour de sa sortie, et Noël ne fut pas surpris du tout des beaux meubles et de l'élégance des appartements ; il se rappela même que l'hôpital de son pays avait de plus grandes fenêtres, de plus vastes galeries, et se demanda pourquoi, puisque c'étaient les mêmes hommes qui faisaient les maisons et les hospices, pourquoi on ne suivait pas la même distribution d'architecture, au moins pour les riches.

Il fut à son aise au milieu de cette bonne famille, et causa de son enfance et de ses parents avec une simplicité facile qui lui gagna le cœur de tout le monde. Le soir, quand on lui parla de la petite somme qui composait sa masse au pénitencier, il demanda la permission d'en envoyer la moitié à son père pour qu'il vînt le voir aussi. M. de Very envoya l'argent, et décida que Noël resterait quelques jours dans sa maison pour y recevoir son père, avant que d'entrer chez son maître.

Pierre Chaney fut bientôt à L... et trouva son grand garçon se promenant devant le bureau des voitures avec un beau monsieur.

Malgré les changements opérés depuis quelques années, Pierre reconnut bien vite son petit Noël, à ses cheveux noirs toujours bouclés et à ses yeux bleus toujours si aimants. Pendant huit jours, le jeune homme ne quitta pas son père ; il le mena au pénitencier, lui montra sa cellule, et sa chapelle, et son atelier ; il ne lui fit pas grâce du nom d'un seul de ses petits compagnons.

Un de ces enfants lui raconta comment on s'était disputé sa petite caisse où croissait du blé, et dit que, pour en finir, on avait décidé qu'elle appartiendrait au plus aimé de tous, comme à celui qui ressemblait le plus à Noël : pour cela, chacun avait écrit le nom de son préféré, et celui qui avait été nommé le plus souvent était devenu propriétaire du petit héritage.

Noël fut touché de ce récit, et embrassa de bon cœur l'enfant qui lui succédait dans l'affection de ses camarades.

Pierre s'assit au parloir à la place où Marguerite s'était assise, et fit tout ce que voulut son fils, qui était un peu fou de bonheur.

Enfin il fallut partir : ce ne fut pas sans la promesse de Noël d'aller à son tour voir sa famille et le pays natal.

Pierre Chaney était fier et content : cela se concevait. — Qui l'aurait dit, pensait-il, que ce petit homme ferait son chemin ? Ce n'est pas l'embarras, il n'était déjà pas si bête ; *il avait le fil*, comme on dit ! Et, tout en causant ainsi avec lui-même, Pierre arriva chez lui avec un peu d'argent et un mouchoir de cou pour Marguerite.

Pendant bien des soirs, à la veillée, on ne parla que du petit Noël, et la vieille femme, qui avait prédit son avenir, en était toute glorieuse. Les voisines la consultaient, lui racontaient leurs rêves, et croyaient que le bon Dieu lui en révélait le sens. Tant qu'elle vécut, la famille Chaney eut pour elle une tendresse toute filiale, et la soignait aussi bien que la grand'mère.

Revenons à notre jeune apprenti.

Les premiers jours furent consacrés à des observations, à des leçons du maître, et à l'exécution de quelques travaux faciles. Le soir, il continuait ses études, lisait des traités spéciaux sur sa profession, et en peu de jours il fut aussi habile qu'un apprenti de plusieurs mois. Son instruction solide explique ce succès.

Il devait rester cinq ans chez M. Dumont, et, jusque-là, n'avoir que le couvert, le logement et l'entretien. La gratification du dimanche était subordonnée à sa conduite et à son travail. On comprend qu'il en obtenait toujours une, et tous les dimanches il la portait à son patron, chez lequel il dînait ce jour-là. M. de Very lui parla de placer cet argent à la caisse d'épargne. — Pas encore, dit-il, quand je serai ouvrier, je partagerai, mais je gagne si peu, et ma famille est si pauvre ! Il ne faut pas que ma mère regrette le petit mendiant et qu'elle n'ait point de bûche à mettre au poêle le jour de ma naissance !...

Ces raisons étaient trop bonnes pour ne pas convaincre M. de Very, et l'on envoyait à Pierre Chaney les petites épargnes de son fils.

M. Dumont avait donné un petit cabinet d'étude et de travail à son élève, afin qu'il pût suivre ses goûts et travailler le soir après la journée de l'atelier. Sur un rayon étaient rangés des livres que son patron lui avait

donnés et choisis ; son maître lui avait aussi composé un petit laboratoire d'optique, et allait souvent passer les soirées près de lui.

Dans leurs entretiens, les aperçus justes et hardis de Noël l'avaient frappé, et souvent il s'était servi avec succès des idées de son élève ; leur grande fête était d'aller quelquefois sur la tour d'une vieille abbaye essayer leurs instruments d'optique ; et si l'on se rappelle combien Noël aimait les étoiles, on comprendra le plaisir qu'il avait à en étudier maintenant la marche, pour les suivre dans les routes du ciel.

Sa supériorité ne lui fit pas d'ennemis à l'atelier, parce qu'il était très simple de langage, et aussi parce que cette supériorité ne lui valait pas une autre existence que celle de ses compagnons, du moins en apparence. Et puis il était si bon le petit *philosophe*, comme ils l'appelaient tous ! Ne le trouva-t-on pas un dimanche matin battant les habits et cirant les souliers d'un petit apprenti qui était occupé ailleurs ! cela était tout naturel avec son âme ; il aimait les enfants, voilà tout ; mais ces petites circonstances, qui révélaient son caractère, le faisaient aimer aussi.

Depuis quelque temps il avait passé bien des soirées à écrire dans son cabinet, et l'on se demandait avec curiosité ce qu'il y pouvait faire, quand un soir il pria les ouvriers de rester pour écouter la lecture d'un Mémoire qu'il adressait à l'Académie des sciences. L'étonnement fut grand à cette prière, et bien plus grand encore quand le jeune opticien lut son manuscrit : l'enthousiasme était à son comble, M. Dumont souriait en serrant la main de son élève, et mademoiselle Virginie souriait aussi en regardant son père. Les ouvriers étaient fiers de voir leur profession inspirer tant de belles choses. Les grandes découvertes, les grands noms cités dans le Mémoire leur donnaient un noble orgueil, et pour la première fois l'industrie leur paraissait une chose sainte. Le triomphe de Noël était complet : il avait écrit avec tant de précision, observé avec tant de bonheur, que tout le monde l'avait compris, et répétait : « C'est si simple !

— Vous avez raison, dit-il d'une voix un peu altérée, c'est trop simple, tout cela doit avoir été dit. » Et se penchant vers le foyer, il lança au feu de la cheminée ce manuscrit, sa première gloire. Quand on voulut le retirer, il était en cendre.

M. Dumont se montra vraiment inconsolable ; il gronda son jeune ami d'un ton paternel. « Pourquoi donc, disait M. Dumont, sacrifier une démonstration au moins ingénieuse, et que l'Académie des sciences, même en supposant que ce fut une erreur, n'aurait pu s'empêcher de mentionner, en proclamant avantageusement le nom et l'âge du correspondant si hardi et si précoce, et peut-être même en lui décernant une récompense ? »

Eut-il raison d'être aussi modeste ? Je voudrais bien vous en faire juge et vous donner quelques fragments du Mémoire, mais, outre que je n'y aurais probablement rien compris, je n'assistais pas à cette lecture ; ce que j'en sais, et d'une manière bien vague encore, c'est qu'un jour, en observant l'épanouissement d'une rose dans la carafe de verre bleu qui paraît sa chambre, il aperçut dans une goutte d'eau qui tremblait à l'une des pétales de la fleur l'image exacte et brillante de sa petite fenêtre, qui venait s'y réfléchir tout entière, quoique en miniature ; il fit un mouvement de surprise, ouvrit précipitamment tous ses traités de dioptrique, revint à la fleur et resta long-temps à la considérer le front appuyé dans ses mains, puis, de ce jour-là, il avait écrit tous les soirs. Voilà tout ce que je puis dire à ce sujet.

On lui devait déjà le perfectionnement de plusieurs instruments d'optique, et son maître l'appréciait et le traitait avec distinction ; il n'avait pas trois années d'apprentissage, mais M. Dumont le payait comme le meilleur de ses ouvriers, et maintenant il a un livret à la caisse d'épargnes. Son patron l'aime et l'encourage ; sa mère le bénit, et lui, remercie Dieu et les hommes pour toutes ces joies.

Depuis quelque temps M. Dumont était soucieux et presque triste ; Noël n'osait lui en demander la cause, mais un matin qu'il venait d'obtenir encore un heureux résultat dans ses travaux, son maître lui dit : « Il faut que tu m'aides : ce soir je monterai chez toi, et nous causerons. »

Le soir, il lui communiqua une lettre d'une société de savants, qui demandaient une lunette dont l'exécution était bien difficile, mais dont la réussite devait assurer à son inventeur, outre un brevet, une réputation d'opticien distingué.

Noël consulte ses livres, se rappelle ses expériences ; est plus attentif encore à l'atelier, fait son profit des plus simples observations de ses

compagnons, et passe des nuits dans son cabinet avec son maître.

Deux fois déjà ils ont échoué, et M. Dumont y renonce. Noël, plus jeune et à cause de cela plus confiant dans ses forces, ne se décourage point. Il y passera sa vie s'il le faut, mais il réussira.

La fête du maître approchait, et tous les ouvriers s'étaient concertés pour lui offrir un bouquet ; Virginie, la jeune fille de M. Dumont, s'est associée à eux, et a mis Noël dans le secret de la surprise qu'elle prépare à son père : c'est son portrait au crayon. Noël voit le dessin, donne quelques conseils, et la veille, Virginie, ayant l'air de dessiner autre chose, corrigea près de son père les défauts que le jeune opticien lui avait fait remarquer. La ressemblance était parfaite.

Le matin du grand jour, Noël était sorti de bonne heure, et sa lampe avait brûlé toute la nuit : où allait-il ? nous le saurons quand il reviendra.

Un des ouvriers l'avait vu se diriger vers la tour de la vieille abbaye des Chartreux voilà tout ce que je puis vous dire en attendant.

Il rentra vers le soir tout agité, avec quelque chose enveloppé dans du papier, et il remit le paquet à Virginie pour le joindre aux présents de fête.

Après le dîner, le bouquet fut présenté, et M. Dumont reçut avec plaisir toutes les marques d'attachement de ses ouvriers. Son portrait le surprit beaucoup : il ne croyait pas que sa fille sût si bien dessiner, et il l'embrassa de bon cœur. Enfin, il ouvrit le papier de Noël, ne devinant pas du tout l'offrande : c'est l'instrument d'optique demandé par la société d'astronomes, avec une lettre qui en reconnaît la parfaite réussite. On l'estime 20,000 francs, qu'on offre de payer, outre le brevet, qu'on ne doute pas de voir décerner par l'Académie.

Tout cela est adressé à M. Dumont, car Noël a dit qu'il venait de sa part. Noël avait écrit sur l'enveloppe de son œuvre, avec le nom de son maître, ce seul mot : *Gratitude*.

M. Dumont ne pouvait parler : il embrassait son élève, sa fille, et tous les ouvriers ; regardait l'instrument, et retournait à Noël, qu'il embrassait encore. Le lendemain, il y eut vacance à l'atelier, et Noël, avec son maître, alla voir M. de Very. Son patron avait trop contribué à ce succès pour ne pas le partager vivement.

Déjà le nom de l'atelier de M. Dumont circulait dans la ville avec éloge ; déjà on était venu le féliciter, et chaque fois il avait présenté son élève comme l'auteur du travail. — Mais c'était *son élève*, et la gloire n'en retombait pas moins sur lui.

M. Dumont reçut la somme offerte et la remit tout entière à Noël. « La réputation que je dois à ta réussite, lui dit-il, me fait aussi riche que toi, va ! » Le jeune homme eut un éblouissement à l'idée de cette petite fortune ; sa famille, son enfance, tout cela passa à la fois devant ses yeux ; et par-dessus tout cela une espérance, un rêve qu'il n'avait pas encore osé s'avouer à lui-même.

Il prit la moitié de la somme et la remettant à M. Dumont : « Pour ma femme ou ma sœur, » lui dit-il tout bas, en désignant du doigt Virginie qui faisait des fleurs. Le maître sourit et serra la main de son élève.

Noël envoya de l'argent à l'aumônier du pénitencier pour augmenter la masse des plus laborieux, et en remit aussi à M. de Very, pour la société du patronage des jeunes libérés.

Après cela, il songe à partir pour le pays natal. À peine une lettre avait-elle pu le précéder dans sa famille.

Marguerite et Pierre l'attendaient à la voiture avec quelques voisins. Sa joie l'étouffait, il aurait voulu dire à sa mère : « Je suis riche et toi aussi ! » Mais la voix lui manquait. Il courut le premier à la mansarde, et volontiers il se serait agenouillé devant tous les meubles de ce grenier.

Trois couverts étaient mis sur la table, et à sa place accoutumée il reconnut une petite fourchette à manche de cuivre, qu'on lui donnait quand il était enfant ; ce souvenir le fit pleurer.

Pierre Chaney oublia de fumer ce soir-là, et la chambre se remplit bientôt de tous les voisins.

Noël fit servir des rafraichissements pour tout le monde et en consumma comme six ; faisant sauter, comme on dit, les miettes au plafond.

Enfin les visiteurs se retirèrent et la famille put à son aise accabler notre jeune ami de questions et de caresses. Noël leur expliqua tout, et leur dit qu'il allait louer un appartement plus commode, dans la même maison, mais qu'on y conserverait une pièce meublée de tout ce que contenait la

mansarde, sans oublier la petite gravure en bois où se lisait encore : *Tout vient à point à qui peut attendre.*

Hélas ! deux personnes bien chères n'avaient pas attendu... c'était l'aïeule et la vieille aveugle qui avait promis la protection de Jésus à Noël. Mais de là haut, sans doute, elles souriaient au bonheur de l'enfant et cette douce idée les consolait un peu.

Noël eut bientôt préparé l'appartement annoncé, et quand il rentrait d'une course en ville, il trouvait toujours ses parents dans la chambre où étaient les meubles de la mansarde ; cette vue lui faisait du bien et il embrassait ces bonnes gens qui lui prouvaient ainsi leur affection.

Il acheta aussi des provisions pour une année, et du cuir, afin que son père pût faire enfin des souliers neufs.

Le petit marchand qui l'avait le premier initié à son industrie, plus fort que Noël, avait été accepté comme domestique dans une ferme, et plus tard était venu servir à la ville. Il devait être soldat pour satisfaire à la conscription, mais il était aussi l'appui d'une famille, et Noël apprenant cela, le fit remplacer, après s'être toutefois assuré que le jeune homme méritait ce bienfait.

Un mois passe vite quand on est heureux. Noël avait souvent écrit à son maître, à son patron et à l'aumônier, et de tout le monde avait reçu des réponses où il voyait qu'on l'attendait. Les ouvriers de l'atelier même manquaient de stimulant et disaient entre eux : — C'est singulier comme les bras nous tombent quand il n'est pas là !

Ces lettres lui faisaient plaisir, et chaque jour il se promettait de faire ses préparatifs de départ ; mais quand il voyait sa mère se détourner pour lui cacher une larme, il perdait courage et restait encore.

Pierre Chaney fut le plus fort. Allons, dit-il, puisqu'il faut toujours finir par là, retourne dans cette ville où tu as été si heureux ; après tout, femme, pourquoi te chagriner comme ça ? Ce n'est pas si loin à présent que nous sommes riches ! nous irons le voir souvent ; et cela était vrai ; il n'y a pas de distance pour celui qui peut jeter de l'argent sur son chemin ; et vingt lieues séparent pour des années les malheureux qui n'ont rien !...

Il ne partit pas sans avoir visité l'hôpital et retrouva toute chose comme aux jours de son enfance ; en passant près de sœur Séraphine, il n'osa pas

lui parler, mais dans sa prière à la chapelle, il demanda pour l'hospitalière toutes les bénédictions de la terre en attendant les félicités du ciel.

Chargé des vœux et de la reconnaissance de tout le monde, il revint chez son maître.

Il a dix-neuf ans à peine, et déjà il a fait ses preuves. Ses débuts sont de grandes promesses, et il revient accomplir sa tâche envers la société. On devine qu'il fut accueilli avec joie ; une fête était préparée en son honneur ; et sa place à l'atelier avait été ornée de mille ciselures dorées. Sur sa table il trouva un parchemin à son adresse, c'était le brevet d'invention de l'Académie ; il le tendit à Virginie qui, sur un signe de son père, l'accepta un peu confuse, mais bien heureuse !

Noël avait peur de mourir ! C'étaient trop de joies à la fois !

FIN.

LES ENFANTS.

Tout ce qui vient de Dieu porte un cachet sublime :
Les rayons du soleil, la montagne et l'abîme,
L'abeille murmurante et les oiseaux chantants,
Les trésors de la terre et ceux des mers fécondes,
La brise des forêts et l'haleine des mondes,
Les fleurs et les enfants !

Les enfants qu'ils sont beaux, apportant à la vie,
Des cieux qu'ils ont quittés, un parfum de patrie !
Dans ces cœurs frais et purs, pleins de songes riants,
Dieu semble avoir laissé quelque sainte promesse,
Tant on lit de bonheur, d'espoir et d'allégresse
Sur leurs fronts confiants !

Qu'ils sont beaux les enfants ! L'un, douce et blonde tête,
Cygne aux chants à venir, ne veut pour sa conquête
Qu'un baiser de sa mère et des hymnes d'amour ;
L'autre, déjà plus fort, plein de sa jeune audace,
Appelle les périls, et la lutte, et l'espace :
Il doit être aigle un jour !

Et Dieu les fit ainsi, semant parmi les âmes,
Comme dans la nature et parfums et dictames,
Depuis l'humble fleurette émaillant le sentier,

Jusqu'au cèdre géant, dont plus rare est le nombre ;
Et chacun a sa tâche, au grand jour ou dans l'ombre,
Brin d'herbe ou chêne altier.

Mais pour la bien remplir, Dieu marque à tout sa place :
Au cèdre la montagne, où le vent du ciel passe,
Au brin d'herbe la plaine, où le sol est plus doux.
Suivons la loi divine, et, penchés vers l'enfance,
Cherchons bien quel trésor d'art ou d'intelligence
Chacun apporte à tous.

De chaque âme cherchons quelle est la destinée,
Et disons au Seigneur : « Toi qui nous l'as donnée,
Quelle est sa mission et son but ici-bas ?
Que doit-elle répandre ? harmonie ou lumière ? »
Et du doigt le Seigneur montrera la carrière
Pour y guider ses pas.

LOUISE CROMBACH

24 novembre 1838.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- FreeCorp
- Clemarot
- Acélan
- Sapcal22

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur